
PANÉGYRIQUE

DE

SAINT FRANÇOIS DE SALES,

PRONONCÉ

LE JOUR DE LA FÊTE DE CE SAINT,

(29 janvier 1815.)

DANS L'ÉGLISE CATHÉDRALE DE CHAMÉRAY (1).

Regna propter veritatem, et mansuetudinem, et justitiam, et deducet te mirabiliter dextera tua.

Régnez par la vérité, la douceur et la justice, et votre droite vous conduira au milieu des merveilles. (*Ps. XLIV, 5.*)

Le roi-prophète, dans un de ces divins transports où les évènements futurs devenaient présents à son esprit, contemplant le Messie adorable qui devait naître un jour de son sang, fut ravi d'admiration et d'amour à la vue de tant de beauté et de gloire, de tant de puissance et de bonté; et dans l'ivresse d'une joie sainte, il s'écria : O le plus beau des enfans des hommes! des torrens de grâce coulent de vos lèvres, et toutes les bénédictions du Seigneur sont à jamais votre partage. Ceignez votre glaive, ô roi victorieux!

(1) Ce discours n'est pas terminé; nous avons cru cependant qu'il pouvait être lu avec intérêt, et qu'on nous saurait gré de l'avoir publié.

armé d'attraits irrésistibles et de charmes tout puissans, marchez à des conquêtes d'un genre nouveau; régnez par la vérité, la douceur et la justice, et tous vos pas seront marqués par des prodiges: *Regna propter veritatem, et mansuetudinem, et justitiam, et deducet te mirabiliter dextera tua.* Ces admirables paroles que David adressait au divin modèle de tous les saints, je ne crains pas, mes Frères, de les appliquer au grand Saint dont nous célébrons la mémoire. Il fut la vivante image de celui qui nous est peint sous des traits si nobles et si touchans. Revêtu de son sacerdoce et animé de son esprit, il opéra aussi des merveilles: il répandit avec abondance les eaux de la grâce et les trésors des bénédictions célestes; armé du glaive de la parole, il remporta d'éclatantes victoires sur l'enfer, et reconquit des peuples entiers à Dieu et à l'Eglise; aimable triomphateur, il régna sur les esprits par la seule force de la vérité; il régna sur les cœurs par le charme inexprimable de sa douceur; mérita de régner éternellement avec Dieu par sa justice et la sainteté de sa cause: *Propter veritatem, et mansuetudinem, et justitiam.* Tel a été François de Sales: ce sont là les conquérans et les héros qu'il convient de célébrer dans la chaire évangélique. Nous aimons à y répéter les noms de ceux qui ont rendu les hommes meilleurs et plus heureux, et non de ceux qui les corrompent et les oppriment; de ceux qui ont éclairé le monde, et non de ceux qui le ravagent; de ceux qui ont relevé les autels du Seigneur, et non de ceux qui renversent ses temples; de ceux enfin qui ont répandu des bienfaits, et non de ceux qui font couler le sang et les larmes.

Qu'il est doux, qu'il est honorable pour moi, de payer un si légitime tribut à un Pontife vénéré de tout l'univers catholique, admiré des sectaires et des impies eux-mêmes, pour la beauté de son génie, la fermeté de son courage, l'éminence de sa sagesse, l'étendue de sa doctrine, et chéri entre tous les

saints de ces derniers siècles, pour la tendresse de sa charité, pour un caractère d'aimable candeur et de suavité qui lui est propre, pour l'onction pénétrante qui donnait autrefois tant de prix à ses discours, qui attache encore si puissamment à la lecture de ses écrits! Que je me sens heureux de louer François de Sales dans sa patrie, au milieu de son peuple, et presque au sein de sa famille; en des lieux tout pleins de sa mémoire, et où sont, pour ainsi dire, encore empreints ses vestiges; sous les mêmes voûtes, où sa voix fut entendue des pères de ceux qui m'entendent; en présence d'un clergé nourri de ses maximes, héritier de ses sentimens et imitateur de ses vertus! Oh! qu'il est facile, mes Frères, de vous intéresser, en vous parlant de l'immortel évêque de Genève! mais qu'il est difficile de répondre à votre attente, et de satisfaire vos esprits justement jaloux de sa gloire! Que sa vie soit donc son éloge, qu'il me suffise de vous en présenter le tableau, et de vous montrer ce grand homme, conformément aux paroles de mon texte: premièrement, comme l'apôtre zélé de la vérité; secondement, comme un parfait modèle de la douceur chrétienne; troisièmement, comme un véritable juste accompli en tout genre de justice et de sainteté: *Propter veritatem, et mansuetudinem, et justitiam.*

Grand Dieu, qui vous plaisez à honorer vos Saints, et qui voulez que nous mêlions leurs louanges aux vôtres, élevez mes pensées et mes expressions à la hauteur du sujet que je traite, afin que je fasse admirer vos dons dans celui que vous en avez si libéralement enrichi, et que j'inspire aux fidèles qui m'écoutent, l'estime et l'amour des vertus dont il leur offre de si touchans exemples. — *Ave, Maria.*

PREMIER POINT.

Rien n'est plus précieux que la vérité; le plus beau présent que Dieu ait fait à l'homme, est celui

d'une raison capable de la connaître; et Dieu lui-même n'a point de plus admirable attribut, que son éternelle, immuable et infaillible vérité. Cependant, il faut le dire à notre honte, l'esprit dominant de notre siècle est un esprit d'indifférence et de mépris pour toutes les vérités grandes et nobles qui élèvent notre nature, et nous découvrent le secret de nos glorieuses destinées. Depuis qu'une philosophie vaine, téméraire, insensée et rampante s'est érigée en maîtresse du genre humain, il importe peu à ses aveugles disciples de savoir si cet univers est l'ouvrage d'un être infiniment sage, puissant et bon qui l'a créé et qui le gouverne, ou si tout ce qui existe est le résultat d'une combinaison fortuite, et le jouet de je ne sais quel hasard indéfinissable; si nous avons une âme spirituelle et immortelle, ou si ce qui pense en nous est matière et limon comme le corps, et doit devenir avec lui la proie du tombeau. Il leur importe peu que la distinction du bien et du mal, du vice et de la vertu, soit essentielle ou arbitraire; que la conscience soit la règle des devoirs, ou qu'elle soit un mot et un préjugé. Ils ne s'informent point si Dieu nous a donné une loi que nous devons suivre, un Sauveur que nous devons adorer, une Eglise que nous devons croire; ou si la religion tout entière est une fable, et l'homme livré, pour tout maître et tout guide, à ses passions et à ses caprices. Ignorer volontairement toutes ces choses si importantes, c'est, à leurs yeux, science et habileté; les dédaigner et en faire le sujet de ses dérisions, c'est force et supériorité d'esprit; vivre comme les bêtes, sans réflexion sur son propre sort, et s'avancer, avec une imprévoyance stupide, vers le formidable avenir qui nous attend, sans s'inquiéter du bonheur ou du malheur qu'il nous prépare, c'est selon eux raison et sagesse.

Nous ne sommes pas arrivés en un jour à cet absurde et monstrueux scepticisme. La carrière de l'erreur fut ouverte, il y a trois siècles, par ces hom-

mes tristement fameux, qui levèrent alors l'étendard de l'hérésie, et déchirèrent le sein de l'Eglise. Luther et Calvin furent les véritables pères de l'incrédulité moderne: en attaquant tous les droits de l'autorité spirituelle, et ébranlant tous les fondemens de la foi, ils firent chanceler les principes des mœurs, sapèrent les bases mêmes de l'ordre social, réduisirent tout en problème, et se lancèrent les premiers sur cette vaste mer de doutes, d'incertitudes et de discussions sophistiques, où la génération présente est comme engloutie. Leur prédication produisit des effets fort semblables à ceux de nos doctrines prétendues philosophiques, des séditions, des haines, des guerres furieuses, des scènes de carnage, un horrible débordement de tous les vices et de tous les crimes. On vit les familles divisées, les états bouleversés par d'affreuses révolutions, des têtes couronnées tomber sur les échafauds, l'Europe entière ravagée par le fer et la flamme.

Il y avait cinquante ans que duraient les désordres, et que le mal allait toujours croissant, lorsque la divine Providence, pour en arrêter les progrès, mais surtout, mes Frères, pour étouffer le germe de l'erreur dans vos contrées, et conserver à vos pères le bienfait inestimable de la foi, daigna susciter le Saint dont nous entreprenons l'éloge. Je ne parlerai point de ce que sa naissance eut d'illustre selon le monde: ce n'est pas ici qu'on a besoin d'apprendre que la maison de Sales est une des plus nobles et des plus anciennes de la Savoie. Mais je dirai qu'une autre noblesse plus précieuse lui fut aussi transmise avec le sang. Un attachement inviolable à la doctrine catholique et à toutes les vertus chrétiennes avait été de tout temps héréditaire dans sa famille, et les auteurs de ses jours n'avaient pas dégénéré de la fidélité de leurs ancêtres. Cet enfant de bénédiction n'était pas né encore, et déjà sa pieuse mère l'avait consacré au Seigneur; déjà, par un sentiment héroïque de religion, elle avait demandé au

Ciel que ce premier fruit de ses entrailles, ou ne vît point le jour, ou ne perdît jamais l'innocence. Le sein maternel fut donc le premier temple où François fut offert à son Dieu, et il eut droit de dire avec le Prophète: A peine étais-je conçu, et déjà, Seigneur, j'étais à vous; ma mère m'avait remis entre vos bras, avant de m'avoir reçu dans les siens: *In te projectus sum ex utero; de ventre matris mee Deus meus es tu* (1). On peut regarder cette consécration anticipée comme la première source de cette multitude de grâces dont notre Saint fut comblé dans toute sa vie. Comprenez donc, ô mères, tout ce que vous pouvez pour vos enfans, et combien vous êtes cruelles à leur égard, lorsque vous aimez mieux les vouer au monde, divinité impuissante, vaine et trompeuse idole, qu'au souverain Dieu de l'univers, qui dispose seul de tous les biens.

La naissance de saint François de Sales ne fut accompagnée d'aucun signe extraordinaire. Mais on put bientôt juger, aux qualités rares qui se développèrent en lui dès son enfance, qu'il serait appelé un jour à faire de grandes choses. Dieu qui le destinait à devenir l'apôtre de la vérité et le fléau de l'erreur, lui avait donné, avec un cœur droit et sincère, incapable de la plus légère dissimulation, et irréconciliable ennemi du mensonge, une âme ferme et intrépide, toujours prête à braver tous les périls pour la défense du vrai; un esprit judicieux, solide, pénétrant, d'une avidité presque insatiable et d'une vaste capacité pour tous les genres de connaissances utiles. Né, comme Moïse, pour être le libérateur de son peuple, il fallut qu'à son exemple il fût instruit dans toute la science de l'Egypte, en même temps que dans celle des saints. A peine donc eut-il atteint la sixième année de son âge, qu'il fut enlevé aux soins et à la tendresse de sa vertueuse mère, pour être soumis aux rigueurs d'une éducation publique, et entrer dans une longue carrière d'études graves et sérieuses.

(1) Ps. XXI, 11.

Après avoir pris, dans des lieux peu éloignés du château de ses pères, une première teinture des lettres, il alla chercher de plus grandes lumières dans la capitale de la France; et là, sous les plus habiles maîtres de la Compagnie de Jésus, qui rivalisait dès lors avec la célèbre et antique université de Paris, il apprit avec une étonnante facilité toutes les langues savantes, sans en excepter même celle des anciens Hébreux, étudia les règles de l'éloquence, s'exerça dans l'art d'écrire, parcourut toutes les branches de la philosophie, et approfondit enfin la science de la religion, cette science si vaste, si haute, si nécessaire, dont les fondemens sont si certains, dont l'origine est si auguste, et qu'on n'estime si peu aujourd'hui, que parce qu'on a cessé de la connaître. Il n'était encore âgé que de dix-huit ans, et déjà ses talens et son savoir étaient aussi applaudis que sa vertu, lorsqu'il fut envoyé à Padoue, pour y suivre les leçons du fameux Pancirole, qui enseignait alors la jurisprudence dans cette ville avec un éclat extraordinaire. Il les suivit en effet pendant cinq années, et avec un tel succès, que, lorsqu'il eut terminé son cours, l'illustre professeur crut devoir le louer par un discours public, le proposa pour modèle à ses nombreux disciples, et annonça, par une sorte d'inspiration prophétique, que ce jeune homme serait « la gloire de sa maison, de sa patrie et de l'Eglise. »

François, pour se perfectionner dans les beaux arts qu'il n'avait pas négligés au milieu de tant d'occupations diverses, eut ordre de voyager en Italie. Il visita Rome et ses antiquités fameuses, les monumens du génie et les chefs-d'œuvre des arts dont elle abonde, s'entretint avec ses plus savans hommes; et après avoir puisé, sur le tombeau des apôtres, une ardeur nouvelle pour la foi qu'ils ont prêchée, s'être rempli dans les catacombes du zèle qui fit les martyrs, il revint dans sa terre natale, aussi pur dans ses mœurs qu'il en était sorti, aussi fidèle à la grâce de son baptême; mais avec un esprit et des talens si

bien cultivés, qu'il put être mis au rang des écrivains les plus polis, des orateurs les plus éloquens, et des hommes les plus éclairés d'un siècle qui succédait à celui de Léon X, et préparait celui de Louis XIV.

François n'estimait ces avantages, qu'autant qu'il pouvait les rendre utiles à l'Eglise; c'était pour elle seule qu'il s'était livré à tant de laborieuses études. Il la voyait, avec une douleur profonde, assaillie de toutes parts par les ardens et innombrables ennemis de la vérité. Dès qu'il se vit en état de la servir, il sollicita l'honneur d'être reçu au nombre de ses ministres. En vain le monde chercha-t-il à le retenir par tout ce qui est capable de séduire et de charmer un jeune cœur; en vain sa famille et son père lui-même voulurent-ils opposer des considérations humaines à son généreux dessein, il surmonta tous les obstacles, renonça avec une joie inexprimable à toutes les espérances du siècle, et regarda comme le plus beau de ses jours, celui où il fut enfin revêtu de la modeste dignité du sacerdoce.

Il ne fut pas plus tôt enrôlé dans la milice sainte, que l'occasion de combattre se présenta. O mission du Chablais! essaierai-je de décrire le merveilleux spectacle que tu donnas au monde? Peindrai-je ce jeune apôtre laissant ses proches, ses amis, tout un clergé, tout un peuple épouvantés de son entreprise, et partant seul avec Louis de Sales, digne parent d'un saint et intrépide compagnon de ses travaux, pour aller attaquer l'hérésie dans des contrées où elle régnait depuis soixante ans, et la poursuivre jusque sous les murs, jusque dans le sein de l'orgueilleuse Genève, berceau, arsenal et boulevard de la plus redoutable des sectes? Montrerai-je ces deux héros évangéliques, parvenus sur la limite de l'empire, s'y prosternant contre terre, pour implorer le secours du Dieu qui conduisit autrefois Paul et Barnabé au milieu des nations infidèles; s'avancant ensuite seuls, à pied, sans provisions, sans armes, à travers les ruines des églises et tous les tristes trophées du schis-

me, jusqu'à Thonon, capitale de ces malheureuses contrées, où ils s'annoncent ouvertement pour des missionnaires catholiques, pour des ministres de cette religion si décriée, si haïe, qui viennent chercher des frères, les détromper, et les rendre à la mère commune? Qui pourrait dire par quels cris de fureur, par quelles menaces effrayantes, un peuple séduit et mutiné répondait à ces paroles de paix? Qui pourrait donner une juste idée des périls que François courut, des fatigues qu'il essuya, pendant tout un long et rigoureux hiver, venant passer les jours dans cette ville séditeuse, où l'on ne cessait d'attenter à sa vie, et se retirant toutes les nuits, à travers des chemins hérissés de glaces et couverts de neige, dans un château fort, distant de deux lieues entières? Plus d'une fois il s'égara dans les ténèbres, et transi de froid, ou surpris par l'orage, il ne trouva point d'asile. Une fois il attendit le retour de la lumière, caché parmi les décombres, au milieu d'une forêt, tandis que les hurlemens des bêtes sauvages, descendues des montagnes pour chercher une proie, retentissaient autour de lui. Mais ses dangers et ses souffrances personnelles le touchaient bien moins que l'aveuglement et l'opiniâtreté de ceux pour le salut desquels il se dévouait à tant de travaux. Pendant qu'un zèle infatigable le ramenait chaque jour à Thonon, toutes les maisons y étaient fermées à son approche, toutes les oreilles étaient sourdes à sa voix. Il put, à la fin de chacun de ces tristes jours, répéter, en sortant de cette ville endurcie, la plainte du Prophète : J'ai tendu inutilement les bras, depuis le lever du soleil jusqu'à la nuit, vers un peuple incrédule, qui ne veut pas même m'entendre : *Totâ die expandi manus meas ad populum non credentem et contradicentem* (1).

Tant de persévérance et de dévouement ne pouvait demeurer toujours sans récompense. Le Seigneur qui voyait depuis si long-temps couler les lar-

(1) Rom. x, 21, et Isa. Lxv, 2.

mes de son serviteur, avait fixé pour lui l'heure des consolations : cette heure est venue. François, par un acte héroïque de charité et de courage, gagne l'estime et l'affection de deux gentilshommes calvinistes; il les ramène à la vraie foi : l'un de ces néophytes engage quelques-uns de ses amis à écouter celui dont les discours l'ont si heureusement éclairé lui-même, et notre apôtre a enfin des auditeurs. O puissance divine de la vérité! François commence à instruire : et déjà l'édifice de l'erreur est ébranlé dans ses fondemens; le trouble est dans le consistoire du Chablais, l'alarme est dans Genève. Les peuples, frappés d'une lumière nouvelle, proposent à leurs faux pasteurs des doutes que ceux-ci ne savent plus résoudre. François publie des écrits qui demeurent sans réponse, il invite hautement à des conférences ses adversaires, qui hésitent, délibèrent, promettent, se dédisent et ne paraissent point. Un seul d'entre eux ose se présenter au combat; il est vaincu, et bientôt converti. Le fanatisme aux abois n'essaie plus contre François d'autres armes que l'assassinat, le poison, et les trames les plus odieuses; mais Dieu le couvre de son égide, il échappe à tous les complots. On accourt en foule à ses instructions; à mesure qu'on l'écoute, les nuages se dissipent, et la vérité commence à briller de son éclat naturel aux yeux d'une multitude désabusée. Un jour que le nouvel Augustin exposait, avec la force et la grâce qui lui étaient propres, les preuves d'un de nos plus profonds mystères, il entend dans tout son auditoire un murmure, favorable présage des plus heureux changemens; et à la fin de cette prédication, six cents hérétiques abjurent l'erreur entre ses mains. Bientôt après, la conversion éclatante d'un des principaux appuis de la secte achève de tout entraîner; les bourgs entiers viennent se jeter aux pieds de l'homme de Dieu, en confessant la foi orthodoxe. Déjà les deux missionnaires, malgré tout leur zèle, ne peuvent suffire aux besoins d'un troupeau qui